
EN MARGE

MISCELLANÉES POLÉMIQUES, ADDICTOLOGIQUES, SYNDROMIQUES ET LITTÉRAIRES

JEAN-YVES NAU
jeanyves.nau@gmail.com

Faut-il interdire les écrans aux yeux des plus petits?

C'est une polémique au sein d'une polémique – sur fond d'inquiétude sanitaire. Elle s'exprime notamment par une tribune collective publiée il y a peu dans *Le Monde*.¹ Les auteurs y dénoncent une série d'informations « à caractère sensationnel » récemment diffusées sur différents médias nationaux.

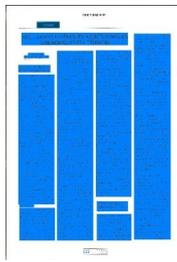
« Nous sommes des professionnels du soin, de la prévention, et des chercheurs spécialisés dans le champ de la petite enfance, de l'enfance, de l'autisme, et de l'addiction. Conscients des dangers des écrans chez les plus jeunes, nous souhaitons pourtant témoigner de nos inquiétudes face aux affirmations erronées dont certains médias se font l'écho, écrivent-ils. Depuis quelque temps, des vidéos circulent sur le Net: des signes d'autisme surviendraient chez des tout-petits très exposés à la télévision. Des chiffres effrayants sont avancés: un enfant sur vingt, dans chaque classe d'âge, dans une ville donnée. Des chiffres cinq fois supérieurs aux statistiques communément citées sur la prévalence des troubles du spectre autistique! Enfin, affirmation tout aussi fantaisiste, il nous est assuré que la suppression des écrans conduit dans la majorité des cas à la disparition des symptômes en un mois. »

Ces propos font notamment référence à l'alerte lancée il y a quelques mois par d'autres professionnels du soin et de la petite enfance. « La plupart des enfants qui me sont adressés passent au moins six heures par jour devant des écrans. Certains n'arrivent pas à parler, à encastrier trois cubes ou à tenir leur crayon » expliquait en mai dernier au *Figaro* la Dre Anne-Lise Ducanda, médecin de la Protection maternelle et infantile (PMI) de l'Essonne. Elle parlait aussi d'« enfant-écran », de retards de développement, de troubles de la relation, du langage et du comportement. La Dre Ducanda lançait alors calmement, pédagogiquement, une alerte à l'attention des pouvoirs publics et des parents.

« L'écran, c'est la tétine d'aujourd'hui, expliquait encore la Dre Ducanda. Pourquoi les parents se passeraient des écrans pour « calmer » leur enfant alors que personne ne les a mis en garde? Ils sont rassurés, car leurs enfants ne regardent que des programmes qui leur sont destinés ou des petites applications dites « éducatives » pour apprendre les couleurs ou l'anglais. Ils s'émerveillent de leur habileté et pensent que plus tôt on initie les bébés aux outils numériques, mieux ils seront armés pour le futur. » Des parallèles avaient alors été faits entre les symptômes observés et les troubles du spectre de l'autisme, parallèles

qui avaient suscité de vives réactions. « Ces constats n'ont pas la même valeur que des études épidémiologiques. Ce médecin de PMI est en contact avec une fraction de la population qui n'est pas forcément représentative et en tire des conclusions générales, déclarait par exemple Franck Ramus, directeur de recherches au Centre National français de la Recherche Scientifique (CNRS) au sein du laboratoire de sciences cognitives et psycholinguistiques. Il ne faut pas oublier qu'une très forte exposition aux écrans est corrélée au niveau socioéconomique des familles. Il faut aussi prendre en compte les conditions de vie, la manière dont parents et enfants interagissent. Quel est l'impact spécifique des

écrans sur le développement? C'est une question à laquelle il n'est pas si facile de répondre. » Depuis de nouvelles accusations contre les conséquences des expositions précoces et prolongées ont été formulées et diffusées, notamment via des vidéos. « Elles évoquent de très nombreux enfants exposés aux écrans 6 à 12 heures par jour, ceci même en l'absence de problématique sociale ou familiale, écrivent les auteurs de la tribune *du Monde*. Or un enfant laissé de façon aussi importante devant un récepteur est de facto victime d'une carence éducative et/ou affective grave. Si la régulation de cette consommation est indispensable, elle ne suffira



en aucun cas a compenser l'ensemble des effets du défaut de soins sur le développement de l'enfant. A l'évidence de telles situations requièrent une prise en charge pluridisciplinaire rapide et conséquente.»

Pour les auteurs de ce texte aucune étude à ce jour ne permet d'établir une relation de causalité entre consommation d'écrans et autisme. Ce qui est en revanche fréquemment constaté, c'est un intérêt précoce des enfants atteints de troubles autistiques pour les écrans, qui prend une forme répétitive et qui est en lien avec leurs particularités cognitives. Et de conclure: «Ne passons pas à côté de troubles développementaux en chargeant les écrans de tous les maux!»

Comment parler d'un syndrome qui porte votre nom?

Combien sommes-nous, quelques années après la fin de nos humanités médicales, à nous souvenir du «syndrome de Garcin»? «Ensemble de symptômes comprenant des paralysies multiples survenant d'un seul côté, atteignant progressivement des nerfs crâniens et susceptibles de concerner les 12 nerfs, nous rappelle la Toile. Ce syndrome ne s'accompagne pas d'une paralysie des membres ni d'une élévation de la tension à l'intérieur du crâne.» Ou encore: «Paralysie unilatérale progressive, plus ou moins étendue de nerfs crâniens par

envahissement le plus souvent néoplasique de la base du crâne». On parle aussi du syndrome de Guillain-Alajouanine-Garcin (voire du syndrome de Bertolotti-Garcin) – et du «signe de la main creuse de Garcin». Comment s'y retrouver? Un rafraîchissement littéraire de nos connaissances nous est offert² par l'un des descendants, écrivain et journaliste, du neurologue Raymond Garcin (1897-1971).

«Je suis un radiologue fantaisiste, un échographe controuvé, un voyageur sans bagage qui toque à la porte des hôpitaux d'autrefois et des bureaux poussiéreux, au fond desquels mes aïeux sourcilleux s'étonnent que je veuille mieux les connaître et me parlent dans un français de laborantin, un sabir organique, un babélisme médicamenteux que je ne saisis pas toujours, écrit Jérôme Garcin. Mais si je ne témoigne pas de cette tribu clinique, dont seuls d'obscurs traités et des manuels déshumanisés gardent la trace, qui d'autre le fera?»

L'enfance de l'écrivain, nous prévient son éditeur, a été marquée par deux grands-pères éminents, le neurologue Raymond Garcin et le pédopsychiatre Clément Launay (1901-1992). «Ils avaient en commun d'être des humanistes, toujours à l'écoute du patient. Ils étaient issus de longues dynasties médicales. Après eux, cette chaîne s'est interrompue. Pourquoi?

C'est à cette question que tente de répondre ce livre, croisant l'histoire intime d'une famille et les mutations récentes d'une discipline.»

Jérôme Garcin remonte le temps, grimoires savants et archives familiales. «Il y retrouve nous dit-on, des aïeux, lettrés et contemplatifs, représentants d'une médecine humaniste, guidée par l'écoute et la compassion, qui vivaient leur mission comme un sacerdoce, avec sa part de foi et de sacré.» L'âge d'or d'une médecine impuissante en somme. La vérité, on le sait est comme toujours un peu plus compliquée. «Jérôme Garcin s'acquitte, une nouvelle fois, d'une très ancienne dette de reconnaissance, écrit Jean-Claude Raspigneaes dans La Croix. Il fend l'armure, consent à parler de lui, finit par constituer une œuvre singulière, marquée du sceau de l'admiration et de la gratitude. Avec l'âge, son style gagne en maturité, en profondeur, en densité, avec toujours ce maintien, jamais relâché, du cavalier qui tient les rênes. Le mémorialiste lègue à sa propre lignée l'héritage d'un nom qui n'a cessé de briller. Au terme de ce voyage intérieur, Jérôme Garcin finit par cerner la quintessence de cette famille dont il est le descendant, et, par ce livre émouvant, le porte-flambeau.»

1 Collectif. Enfants face aux écrans, «ne cédon pas à la démagogie». Le Monde du 14 février 2018.

2 Garcin J. Le syndrome de Garcin. Paris: Editions Gallimard, 2018.